recherchent la cause d'un si grand désespoir qui leur a échappé, ils apprennent que c'est un chagrin d'amour qui a fait désirer la mort à leur enfant, qui s'amusait naguère encore à la poupée. Les parents d'une enfant de quinze ans trouvant morte à la rentrée de leur travail leur fille, qu'ils avaient laissée le matin tranquillement couchée dans son lit, interrogent les voisins et ils apprennent qu'on l'a vue dans la journée se rendre avec une chaise à l'endroit où elle a été trouvée pendue, marchant lentement, la tête baissée, plongée dans ses réflexions ; le motif de ce désespoir était un amour qu'elle avait conçu pour un jeune homme, qui avait pris ailleurs un engagement.

On voit même des enfants de seize, dix-sept ans, se suicider avec leurs maîtresses qui sont encore plus jeunes. « Il y a quinze jours, dit un père de famille, mon enfant (dix-sept ans) m'a dit qu'il aimait Marie V... et qu'il se suiciderait avec elle. Je n'ai pas fait attention à ce propos. Mercredi dernier, il a quitté le domicile paternel. » Le père de la jeune fille fait la même déclaration : « J'ai appris, dit-il, que ma fille fréquentait un jeune homme et qu'elle a dit qu'elle se suiciderait. »

Même précocité des jeunes filles pour le meurtre passionnel. Les tribunaux jugent des vitrioleuses de quinze ans.

Des enfants de quatorze, quinze, seize ans se suicident pour des chagrins d'amour ou tuent leurs maîtresses par jalousie. Cette précocité pour le suicide et le meurtre passionnels vient de leur précocité pour la débauche et l'alcoolisme. Comme ils prennent des maîtresses, à un âge où la raison et la volonté ne sont pas plus formées que le corps, les impressions violentes de l'amour et de la jalousie sont trop fortes, pour qu'ils puissent les maîtriser. Incapables de supporter des chagrins d'amour, qui ne sont pas de leur âge, ils se tuent. Incapables de dominer les transports de la jalousie, ils tuent. Des gamins de quinze

ans ont des maîtresses de quatorze ans ; et même quelquefois plusieurs maîtresses. Nous avons eu à juger à la huitième chambre du tribunal correctionnel de la Seine un prévenu âgé de seize ans qui avait deux maîtresses, l'une de quatorze ans, l'autre de quinze ans ; une de ces maîtresses étant montée sur des chevaux de bois, emporté par la jalousie, il lui dit qu'il « la décollerait » ; une autre fois, il lui donna un rendez-vous dans ces termes : « Si tu rates le rendez-vous, je te calerai » ; la jeune fille ayant manqué le rendez-vous, il se vengea en lui tirant un coup de revolver à bout portant. — Des jeunes filles mineures ont, de leur côté, plusieurs amants à la fois ; de là des querelles de jalousie qui se terminent par des suicides ou des meurtres. Dans le procès-verbal de suicide d'une femme de chambre, je trouve que cette jeune fille avait trois amants : un peintre, un paveur et un couvreur ; un de ses amants ayant refusé de la recevoir, elle se tira, à sa porte, deux coups de revolver. Les jeunes filles qui servent de modèles aux peintres sont, en général, très dépravées ; corrompues par la perte de la pudeur, elles cherchent à corrompre leurs amies.

Les enfants qui ont les passions si précoces sont très nerveux, très irritables, incapables de supporter une contrariété. Au moindre chagrin d'amour, à la plus petite observation de leurs parents sur leur inconduite, ils se tuent. Voici quelques exemples que j'emprunte aux dossiers du parquet de la Seine. Une jeune fille de dix-huit ans est rencontrée par son oncle causant dans la rue avec un jeune homme ; l'oncle lui fait une observation et la menace d'avertir son père ; quelques jours après, la jeune fille se tire un coup de revolver. Une autre jeune fille, âgée de seize ans, ayant été grondée par son père pour le même motif, quitte aussitôt la maison paternelle et va se noyer. — « Ma fille, dit, dans une autre affaire, une femme interrogée par le commissaire de police, fréquentait depuis

quelque temps un employé des télégraphes; je lui adressai des remontrances et l'invitai à cesser ces relations; quelques jours après, elle partit et alla se jeter dans la Seine. » — Le père d'une autre jeune fille âgée de seize ans fait une déclaration semblable : « Ayant découvert que ma fille entretenait une correspondance avec un jeune homme, je lui adressai une réprimande, comme mon devoir m'y obligeait. Après le dîner, je l'embrassai, comme si rien ne s'était passé, bien qu'elle pleurât. Je repartis pour mon travail, et à mon retour j'appris qu'elle s'était jetée à l'eau. » J'ai observé un grand nombre de suicides de jeunes filles pour un motif semblable ; elles ne veulent pas renoncer à ces liaisons précoces et, plutôt que de subir des remontrances de leurs parents, elles renoncent à la vie. Un certain nombre encore plus corrompues abandonnent la maison paternelle à quatorze, quinze, seize ans pour s'amuser, disent-elles, avec les hommes, et quand les parents veulent les arracher à la prostitution ou qu'elles éprouvent un chagrin d'amour, elles s'asphyxient ou vont se noyer, disant qu'elles sont lasses de la vie. Une ouvrière blanchisseuse, âgée de quatorze ans, qui avait noué des relations avec un soldat, ayant reçu des reproches de ses parents, leur écrit : « Après la scène que vous m'avez faite, je vois que je n'ai plus qu'une chose à faire, c'est d'en finir avec la vie. Cette fois, j'y suis bien décidée ; si vous voulez retrouver mon cadavre, vous le chercherez dans la Seine. Maintenant, avant de mourir, je ne vous demande qu'une chose, c'est de ne pas rendre X... responsable de ma mort ; il n'y est pour rien, c'est moi qui ai assez de la vie. »

La précocité des jeunes gens pour le suicide est encore plus grande, parce qu'ils ajoutent à des habitudes de débauche des habitudes d'intempérance. Le nombre des jeunes gens qui se livrent à la boisson est effrayant. Déjà, à la fin de l'Empire, dans *la Famille Benoiton*, V. Sardou

avait signalé cette tendance à l'alcoolisme dans Fanfan qu'il représente ivre d'absinthe. Depuis lors les habitudes d'alcoolisme se sont beaucoup développées chez les jeunes gens. Dans un certain nombre de procès-verbaux de suicides de jeunes gens, je lis des déclarations des parents attribuant le suicide à des habitudes d'intempérance et de débauche. « Mon fils, après avoir fait la noce, s'est asphyxié, » dit un père. Un autre père dit : « A la suite de ses excès de boissons, mon fils était devenu très irritable, il ne pouvait supporter aucune observation. » Ces jeunes gens, devenus alcooliques et débauchés, ne peuvent plus supporter une réprimande, ni une contrariété amoureuse. « Devant avoir une scène avec mon père, j'ai pris la résolution d'en finir, » écrit un jeune homme de seize ans à sa maîtresse. On le vit écrire en souriant cette lettre ; un instant après il se tira un coup de revolver. On voit des collégiens abandonner leurs parents, après les avoir volés, pour entretenir des femmes galantes, et se tuer ensuite, quand ils ont épuisé leurs ressources, ou quand leur maîtresse les abandonne ; facilement jaloux, à la suite d'une discussion avec elle ou avec un rival, ils prennent un revolver et se brûlent la cervelle. J'ai constaté le suicide d'un gamin de quatorze ans, qui s'est donné la mort, parce qu'une jeune danseuse qu'il voulait enlever avait refusé de le suivre. A l'âge où ils devraient jouer encore aux billes et faire des parties de barre, des enfants se tuent et même tuent par désespoir d'amour. La cour d'assises de l'Aude a jugé un affreux garnement de onze ans, qui n'ayant pu parvenir à violer une petite fille de son âge, l'avait assommée et poignardée ; il fit l'aveu de son crime avec le cynisme d'un héros de théâtre : « C'est bien moi qui ai assassiné Marie ; elle me résistait, alors je lui ai donné un coup de marteau sur la tête ; le marteau m'ayant glissé des mains, j'ai tiré un couteau de ma poche et je lui en ai donné deux coups à la gorge. » Il y a deux ans, à Mar-

seille, un jeune homme de dix-neuf ans a tiré quatre coups de revolver sur sa grand'mère, parce qu'elle voulait renvoyer une petite bonne dont il s'était épris. Deux jeunes gens qui avaient assassiné une jeune fille disaient : « A peine âgés de quinze ans, nous aimions déjà la femme, nous l'aimions passionnément, à tel point que, s'il avait fallu nous en séparer, nous en serions morts d'ennui et de chagrin[1]. » Le 21 septembre 1897, un jeune étudiant se suicide à Paris, après avoir écrit à ses parents qu'il se donne la mort, parce qu'il a goûté à tous les plaisirs de la vie et qu'il ne peut plus en attendre aucune satisfaction. Un autre jeune homme se tue, après avoir possédé une jeune cousine, dont il était épris ; dans la lettre qu'il a laissée pour expliquer la cause de son suicide, il dit que le jour où sa jeune cousine s'est donnée à lui, il a éprouvé un profond dégoût d'elle et de la vie ; que, si elle lui avait résisté, elle aurait fait son bonheur, mais que du moment où elle lui avait cédé, elle pouvait céder à d'autres, que dès lors il prenait la vie en dégoût.

Cette précocité de la jeunesse contemporaine pour la passion vient de la fréquentation prématurée du théâtre, de la lecture immodérée des romans qui peignent l'amour (car la peinture de l'amour l'éveille), de l'éducation efféminée, sensuelle, qu'ils reçoivent. Les parents leur laissent tout voir, tout lire, tout entendre. Une mère, dont le fils s'est suicidé à Marseille, après avoir tué la jeune fille dont il s'était épris, m'a avoué qu'elle avait commis la faute de lui laisser lire toutes sortes de romans et de le conduire de trop bonne heure au théâtre. Ces lectures et le théâtre, en exaltant son imagination et sa sensibilité, aux dépens de sa raison, l'avaient prédisposé à un amour romanesque et tragique, semblable aux amours de roman et de théâtre. La représentation d'un drame d'amour n'est

(1) *Gazette des tribunaux*, 30 septembre 1886.

pas un plaisir d'enfant ; elle ne fait que surexciter les sens et l'imagination du jeune homme, alors que le point essentiel de l'éducation est de fortifier la raison et la volonté et de retarder l'éclosion de la passion. On s'empresse trop aujourd'hui de traiter les enfants en hommes, de les initier de bonne heure à la science des passions. Il n'est pas nécessaire de hâter par des spectacles brûlants l'éveil de la passion dans les jeunes cœurs ; la nature se charge de ce soin. Un crime passionnel donné en spectacle à des enfants peut même éveiller des sentiments criminels en eux. Les médecins expérimentés conseillent de tenir les enfants et les femmes éloignés des personnes atteintes de maladies nerveuses, qui se communiquent. La même prudence conseille d'éloigner de leur vue le spectacle de personnes en proie à une passion désordonnée, afin que leur exemple ne soit pas contagieux. Il ne faut pas que le cerveau des enfants soit frappé par l'expression des sentiments exaltés, de peur qu'il n'en conserve une impression susceptible de reproduire les mêmes excès. La vue d'une personne qui mange ou qui boit éveille le désir de manger et de boire. Le spectacle d'une personne ivre d'amour éveille le désir de la passion. L'exaltation sentimentale du drame et du livre se communique au jeune lecteur et surtout au jeune spectateur.

Il n'est pas vrai que les enfants puissent tout lire sans danger, ainsi que Gœthe le prétend. « Même pour un enfant, dit-il, il n'est pas nécessaire de trop s'inquiéter de l'action qu'un livre ou une pièce de théâtre peut exercer sur lui[1]. » Il me semble au contraire, que les parents ne peuvent pas trop s'inquiéter de l'action que les livres ont sur leurs enfants. Les hommes d'un âge mûr peuvent se défendre, et encore pas toujours, contre les sophismes littéraires et les peintures obscènes ; mais les jeunes gens,

(1) *Entretien de Gœthe et d'Eckerman*, p. 268.

les jeunes filles ne le peuvent pas ; les fausses maximes faussent leur esprit, les tableaux sales salissent leur imagination, les livres corrompus les corrompent. Souvent les criminels avouent qu'ils ont été perdus par de mauvaises lectures. Le nommé Aubin, qui a été condamné à mort et exécuté à Douai en 1877, faisant après sa condamnation un retour sur son passé, disait que sa perversité précoce avait été causée par de mauvaises lectures : « Malgré la volonté de mes parents, qui m'ont saisi et brûlé je ne sais combien de livres immoraux ou irréligieux, je m'en repaissais continuellement et j'éprouvais un irrésistible besoin de marcher sur les traces de ces héros de roman que je croyais alors les coryphées de l'élégance et de la distinction. »

La jeunesse contemporaine est empoisonnée par l'air qu'elle respire : journaux, romans, opérettes, chansons de cafés-concerts, tout ce qu'elle voit, lit et entend, porte à ses yeux, à ses oreilles, à son esprit des images trop libres, qui rendent les passions précoces. J'ai entre les mains le catalogue d'une bibliothèque populaire, où, pour former les mœurs des jeunes gens, on a placé la *Pucelle* de Voltaire, *les Amoureuses de Paris*, *la Nonne amoureuse*, *les Viveurs de Paris*, *Filles*, *lorettes et courtisanes*, *l'Amoureux de la reine*, *les Drames galants*, *une Femme de feu*, *une Affolée d'amour*, et cent autres livres de ce genre. J'ai vu des jeunes filles de quatorze, quinze ans venir chercher ces livres à cette bibliothèque, fondée par l'homme politique le plus important de la région, et l'inspecteur général des bibliothèques ne trouver rien à dire à la composition de cette bibliothèque. On devrait pourtant le rappeler que ce n'est pas à l'école des livres obscènes que sa jeunesse apprendra les vertus dont elle a besoin, que les mauvaises mœurs font les mauvais citoyens et les mauvais soldats, que, lorsque les armées romaines furent battues par les barbares, on trouva sur les soldats vaincus

des livres obscènes [1]. Un noble poète, H. de Bornier, qui pense avec raison qu'un des plus grands périls que puisse courir un pays est dans les mauvaises lectures a écrit un drame *le Fils de l'Arétin*, pour combattre ce danger. Dans ce drame, Bayard qui sait le mal que font aux soldats la débauche et les lectures obscènes, dit à Aretin :

« Maudites soient du ciel les œuvres de débauche !...
« Moi soldat, je le sais, je sais que tel ouvrage
« En abaissant l'esprit, abaisse le courage ! »

J'ai lu quelque part que le prince de Bismarck pensait de même, qu'il avait fait tous ses efforts pour éloigner de l'armée prussienne le danger des lectures obscènes.

Si la société a une grande part de responsabilité dans la dépravation de la jeunesse contemporaine et par suite dans la fréquence des suicides et des crimes passionnels, les parents sont souvent responsables par leur faiblesse de cette précocité pour la débauche et pour le crime. En habituant les enfants à céder à tous leurs caprices, les parents, les mères surtout, ne savent pas combien leur faiblesse rend les enfants incapables de résister aux entraînements des passions. « Une éducation efféminée, dit Platon, rend à coup sûr les enfants chagrins, colères, et toujours prêts à s'emporter pour les moindres sujets [2]. » Dans l'affaire Wladimiroff et dans d'autres affaires, on a pu constater que la surexcitation nerveuse des auteurs des crimes passionnels venait en partie de la mauvaise éducation qu'ils avaient reçue de mères trop faibles. Cette faiblesse maternelle ne vient pas seulement d'un excès d'amour, mais d'un défaut d'intelligence, d'un esprit de contradiction contre l'autorité du père et d'un véritable calcul égoïste, pour accaparer l'affection des enfants, en les flattant. La faiblesse maternelle, en faisant des enfants gâtés, irritables,

(1) Plutarque. *Vie de Marcus Crassus*.
(2) Platon. *Les Lois*, liv. VII.

égoïstes, incapables de supporter une contrariété, avides de plaisirs, fait des êtres prédisposés au suicide et au crime passionnels. On n'apprend plus aux enfants à supporter l'ennui, la contrariété, la souffrance : ils veulent toujours s'amuser, toujours jouir. Or, pour supporter la vie il faut savoir s'ennuyer, savoir souffrir.

« Savoir souffrir la vie et voir venir la mort
« C'est le devoir du sage et tel sera mon sort [1]. »

Les suicides et les crimes passionnels sont souvent commis pour les motifs les plus futiles par des jeunes gens qui ne savent pas supporter la plus petite résistance à leurs désirs. La cour d'assises d'Alger a jugé un jeune homme de dix-neuf ans, qui, fiancé à une jeune fille de dix-sept ans, la tua parce qu'elle ne voulait pas se laisser embrasser et montrait trop de retenue à son égard. J'ai entendu des accusées maudire la faiblesse maternelle qui les avait perdues, en flattant tous leurs caprices, et reconnaître, mais trop tard, qu'elles seraient restées honnêtes et heureuses, si elles avaient écouté les sages conseils de leur père, qui leur semblaient trop sévères autrefois, parce qu'ils faisaient contraste avec les gâteries de la mère.

J'attribue encore la fréquence des crimes et des suicides passionnels au développement du nervosisme. Les maladies de la volonté et du système nerveux sont plus fréquentes qu'autrefois. On est devenu plus sensible, plus impressionnable. La raison a baissé, la volonté a fléchi, la sensibilité s'est raffinée. Une foule de causes ont déterminé les progrès du nervosisme. La vie moderne est plus agitée qu'autrefois, surtout dans les grandes villes ; on déserte de plus en plus les campagnes, où la vie est plus tranquille, où la vie au grand air calme et repose. L'agitation des grandes villes est encore accrue par les préoccupations de la lutte pour la vie, qui devient de plus en plus difficile.

(1) Gresset *Edouard III.*

Dans une étude que j'ai publiée dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er mai 1898, sur les suicides par misère à Paris, j'ai montré avec les documents du parquet de la Seine qu'une partie de la population parisienne vit dans la crainte de ne pas trouver de travail et de ne pouvoir payer son loyer. Cette inquiétude ébranle le système nerveux. Les femmes pauvres, trop faibles pour supporter les privations, les duretés de la vie, sont exposées aux maladies nerveuses par excès de souffrance. L'excès des plaisirs, les préoccupations mondaines, les veilles prolongées dans les théâtres, les salons, où l'air ne se renouvelle pas, la vie luxueuse, agitée, oisive, rendent les femmes du monde très nerveuses. Les hommes, de leur côté, trouvent dans les grandes villes toutes les causes de fatigue et de nervosisme, l'acuité de la concurrence, la vivacité des rivalités professionnelles, les inquiétudes causées par les affaires et, à côté de ce surmenage moral et intellectuel, toutes les causes d'excitation physique.

Le travail ne s'exerce pas toujours dans des conditions satisfaisantes pour le système nerveux. Les machines à coudre, l'électricité industrielle, la trépidation des machines déterminent des maladies nerveuses. Les jeunes filles qui travaillent dans des ateliers mal aérés, avec une nourriture insuffisante, deviennent vite anémiques et nerveuses. Le personnel féminin attaché aux télégraphes et aux téléphones, est exposé à des troubles nerveux.

La préparation aux examens détermine par des excès de travail des cas nombreux de neurasthénie. L'échec produit assez souvent le découragement, des accès de désespoir et même des cas de folie et de suicide ; j'en ai observé un certain nombre.

On sait quels progrès l'alcoolisme a fait depuis vingt ans. Or, les enfants des alcooliques sont souvent nerveux, irritables, mal équilibrés.

Dans les classes élevées de la société, l'abus des plaisirs,

de la musique érotique, le goût des émotions, la recherche des raffinements du luxe, de la table, amollissent la volonté, développent la sensibilité et la sensualité aux dépens de la raison. Dans un grand nombre de romans, les héroïnes sont névropathes, comme les femmes du monde, qui ont servi de modèles aux romanciers.

Les grandes guerres de l'Empire, en faisant périr sur les champs de batailles les hommes les plus forts, les plus vigoureux, ont encore contribué à l'affaiblissement de la santé publique, à l'épuisement nerveux des générations qui ont suivi.

Les grandes commotions politiques et sociales que la France a traversées depuis cent ans, les révolutions, la guerre de 1870-1871, le siège de Paris, la Commune, les progrès du socialisme révolutionnaire, les pertes de fortune et de situation qui suivent les changements de gouvernement, ont ébranlé le système nerveux d'un grand nombre d'hommes et de femmes, qui ont vécu dans la frayeur et les émotions violentes.

Telles sont les principales causes qui ont rendu les maladies nerveuses plus fréquentes qu'autrefois. Or, les nerveux sont prédisposés au suicide et au crime passionnels, parce que le nervosisme rend la passion irritable, maladive, perdant toute mesure, et affaiblit en même temps la volonté, qui pourrait la contenir.

Les maladies de la volonté ont augmenté, à mesure que le nervosisme a fait des progrès. On observe chez beaucoup de femmes une imagination brillante, un esprit vif et agréable, mais en même temps une raison très faible et peu de force pour lutter, pour réagir. Le défaut de volonté devient de plus en plus fréquent chez les hommes, même chez les hommes de talent ; le caractère se fait rare. Cette faiblesse de la volonté se fait sentir partout, dans la direction de la famille, comme dans la direction du gouvernement. Personne ne sait plus commander, personne ne sait

plus obéir. Le général Jarras, chef d'état-major de l'armée de Metz, a constaté que c'est la faiblesse de la volonté, encore plus que le manque de l'intelligence, qui a constitué l'incapacité du général en chef : « il ne possédait en aucune manière l'énergie du commandement ; il ne savait pas dire : Je veux ! et se faire obéir. Donner un ordre net et précis, c'était de sa part chose impossible. » L'affaissement des caractères a été aussi le trait saillant de la société romaine à l'époque de la décadence. Cet amollissement de la volonté a pour principales causes le sensualisme et le scepticisme ; pour être forte, la volonté a besoin de s'appuyer sur le sentiment du devoir. C'est l'esprit de scepticisme et de sensualisme qui rend la passion maladive, irritable, s'exaltant facilement jusqu'au suicide ou jusqu'au crime.

L'insuffisance de la loi pour la protection des jeunes filles séduites, est encore une cause des vengeances féminines. La jeune fille n'est pas assez protégée en France. A treize ans, elle est supposée avoir donné un libre consentement : à treize ans ! La loi ne se préoccupe pas assez des conséquences de la séduction. Implacable pour la fille séduite, l'opinion publique est très indulgente pour le séducteur. Dans toutes les littératures, il y a des manuels de séduction à l'usage des libertins.

Si les séducteurs étaient obligés de réparer leurs torts envers la jeune fille séduite et envers l'enfant issu de leurs œuvres, ils seraient moins empressés à faire des conquêtes, qui deviendraient onéreuses. La prudence leur imposerait une réserve, que la conscience seule est impuissante à leur dicter. Dès lors, s'il y avait moins de filles séduites, il y aurait moins de vitrioleuses, moins d'accusées d'avortement et d'infanticide.

La jurisprudence, il est vrai, accorde des dommages-intérêts à la fille séduite et devenue mère, à la suite d'une promesse dolosive de mariage, mais cette réparation est

insuffisante ; il faut aller plus loin ; il est nécessaire de modifier la loi qui interdit la recherche de la paternité. Cette réforme est demandée par MM. Lacointa, Bérenger, Beaune, Poitou, Beudant, Rodière, Laurent, c'est-à-dire par des magistrats et des jurisconsultes qui ont l'esprit pratique ; ce n'est donc pas une utopie. — Pourquoi aussi ne pas modifier la loi qui exige que la reconnaissance de l'enfant naturel soit faite par un acte authentique ? Pourquoi regarder comme nulles et non avenues les lettres où le père naturel, écrivant à la jeune fille qu'il a séduite, reconnaît sa paternité ? Notre code est arriéré, il a besoin de réformes. Tandis que les autres peuples savent mieux faire les réformes que les révolutions, nous savons, nous, mieux faire les révolutions que les réformes ; il nous est plus facile de changer de gouvernement que de modifier une loi. Nos jurisconsultes aiment peu les innovations. Sans doute, le problème à résoudre est délicat. Je ne puis en aborder ici l'étude. Je me contente d'indiquer la nécessité d'une réforme qui a déjà été accomplie par les autres législations. Dans une législation, où toute faute qui cause un préjudice à autrui entraîne une responsabilité pénale ou civile, il n'est pas admissible que le séducteur seul soit irresponsable, qu'il puisse jeter impunément sur le pavé la mère et l'enfant sans secours, sans assistance. Qui fait l'enfant doit le nourrir. Il est incompréhensible que la loi punisse de mort l'infanticide commis par la mère, que la honte, la misère et le désespoir poussent au crime, et qu'elle affranchisse de toute responsabilité civile l'infanticide moral, que commet le père débauché, en abandonnant son enfant. Dans une société, où les animaux sont justement protégés, on ne conçoit pas que les filles séduites et les enfants naturels ne le soient pas.

CHAPITRE X

LA CONTAGION DU SUICIDE PASSIONNEL

PAR LA LITTÉRATURE PASSIONNELLE

> « Les premiers poètes, les premiers auteurs rendaient sages les hommes fous; les auteurs modernes cherchent à rendre fous les hommes sages. »
>
> JOUBERT.

Mme de Staël, écrivant en 1812 ses réflexions sur le suicide, disait que les suicides étaient rares en France, qu'en tous cas on ne pouvait les attribuer ni à la mélancolie du caractère, ni à l'exaltation des idées. Notre caractère s'est bien modifié depuis lors ; il est devenu mélancolique :

> « Gaieté, génie heureux, qui fut jadis le nôtre,
> « Rire dont on riait d'un bout du monde à l'autre,
> « Esprit de nos aïeux, qui te réjouissais
> « Dans l'éternel bon sens, lequel est né français,
> « Fleurs de notre pays, qu'êtes-vous devenues ? »

Une foule de causes sociales, politiques, religieuses, économiques, physiologiques et littéraires ont transformé le caractère de la nation. Les suicides sont devenus très fréquents à tous les âges. Leur nombre augmente dans des proportions effrayantes :

De 1827 à 1830, il y a eu en moyenne 1739 suicides par an, soit 5 suicides par 100 000 habitants.

De 1876 à 1880, le nombre des suicides a été en moyenne de 6259 par an, soit 17 suicides par 100 000 habitants.

En 1887, il y a eu 21 suicides par 100 000 habitants.